



Nadège Abadie

# ***Tout ce que je leur dois***

« J'ai rencontré 100 femmes nées au début du xx<sup>e</sup> siècle. Ensemble, elles racontent une histoire passée sous silence : la nôtre. »

Flammarion

De quoi est faite la vie des femmes ?

De non-dits, de récits murmurés, d'histoires qui ne se racontent pas : les journées interminables, le soin porté aux autres, les nuits d'amour et celles d'angoisse. Pour déchirer ces silences, Nadège Abadie est partie à la rencontre d'une centaine de femmes nées au début du xx<sup>e</sup> siècle. Ensemble, elles nous rappellent que c'est dans le quotidien que se joue l'essentiel, que c'est dans leurs épreuves ordinaires qu'ont émergé nos droits : notre liberté de voter, de travailler, de se vêtir comme on le désire, d'accueillir un enfant ou pas, d'aimer qui l'on choisit, de s'affranchir.

Chaque chapitre est un lieu habité par ces femmes, où se sont cristallisés le drôle et le tragique de l'existence, son bonheur et son horreur. Suzanne s'est tirée dans le ventre avec une carabine pour échapper à une grossesse ; Monique se souvient des insultes qu'elle a reçues en proposant une loi qui criminalise le viol ; Mireille voyage seule depuis qu'elle a osé demander le divorce.

Avec poésie, elles parlent des choses communes, de ce qui est, de ce que nous sommes, de ce qu'on leur doit.

*Nadège Abadie, 34 ans, est cinéaste et photographe.*

*Formée à l'ENS Louis-Lumière, elle y enseigne aujourd'hui.*

*Tout ce que je leur dois est son premier livre.*

Flammarion

***Tout ce que  
je leur dois***



Nadège Abadie

---

***Tout ce que  
je leur dois***

---

Flammarion

Toutes les photographies de ce livre ont été réalisées  
par l'auteur, Nadège Abadie. © Nadège Abadie  
Colorisation : Nadège Abadie et Jordan J. Lloyd  
Mordançage : Nadège Abadie et Amandine Julien

ISBN : 978-2-0802-8380-1  
Flammarion, 2022

« La marée des mots  
La tempête du verbe  
Le souffle de la parole  
Désignent l'autre réalité

Impalpable mais souveraine  
Insondable mais quotidienne

Qui nous exalte  
Ou nous dévaste  
Nous consume  
Ou nous affranchit. »

L'autre réalité, *Rythmes*,  
Andrée Chedid





*À Rivka Rajsfus*

*Pour Marie*

*Pour Yvonne*

*Pour Madeleine*

*Pour Paulette*

*Pour Suzanne*

*Pour Monique*

*Pour Jeanne*

*Pour Muriel*

*Pour Audrey*

*Pour Garance*

*Et pour nos compagnons et compagnes de route*



---

## *Prologue*

---

Je veux bien vous rencontrer, mais je n'ai que des petites histoires. De toute façon, si ce que je vous raconte est d'une trop grande banalité, vous me le direz et je ne serai pas vexée.

*Chaque femme qui acceptait de me rencontrer s'excusait de n'avoir rien à me dire. Elles étaient étonnées que je puisse m'intéresser à elles, venir jusqu'à elles. Parfois méfiantes, toujours curieuses, jamais résignées. Elles me recevaient avec délicatesse et bienveillance, préparant du thé ou du café, parfois un pique-nique, ouvrant une boîte de petits sablés au beurre ou improvisant un dîner sur le pouce. Nos premières rencontres furent nos premières conversations, nous ne nous étions*

## ***Tout ce que je leur dois***

*jamais vues auparavant. À chaque fois, c'était comme un premier rendez-vous amoureux. J'avais le trac.*

*Je sonnais, la porte s'ouvrait, l'appréhension se dissipait. Je franchissais le seuil.*

*Je m'engouffrais.*

\*

*Je n'ai pas appris l'histoire des femmes dans les manuels, mais par les récits murmurés de mes grands-mères, de ma mère et d'une poignée de femmes inspirantes. Sans eux, ma liberté d'étudier, de travailler, de me vêtir comme je l'entends, d'aimer qui je veux, mon droit de vote, mon droit à la contraception... m'auraient semblé inhérents à ma condition. Et pourtant. La liberté des femmes demeure toujours soumise à la possibilité d'un retour en arrière. Les mots de Simone de Beauvoir résonnent comme une prémonition : « N'oubliez jamais qu'il suffira d'une crise politique, économique ou religieuse pour que les droits des femmes soient remis en question. Ces droits ne sont jamais acquis. Vous devrez rester vigilante votre vie durant<sup>1</sup>. »*

*Aujourd'hui, plus que jamais.*

---

1. *Le Deuxième Sexe*, Simone de Beauvoir, Paris, Gallimard, 1949.

## Prologue

*Le quotidien des femmes est une sorte de longue et sempiternelle négociation de ces droits, un combat de tous les instants. C'est dans le quotidien que se joue l'essentiel, pour nous toutes et pour chacune. Je n'y coupe pas. Ce livre s'enracine dans mon histoire ordinaire, que je ressens comme héritée et construite à partir des épopées de celles qui m'ont précédée. De la fragilité de ma condition, j'ai véritablement pris conscience il y a six ans.*



*En 2016, j'ai avorté. Je pourrais faire miens les mots d'Annie Ernaux : « Je n'éprouvais aucune appréhension à l'idée d'avorter. Cela me paraissait, sinon facile, du moins faisable, et ne nécessitant aucun courage particulier. Une épreuve ordinaire. Il suffisait de suivre la voie dans laquelle une longue cohorte de femmes m'avait précédée<sup>1</sup>. » Jusqu'à ce jour, j'avais eu l'impression de vivre dans une forme d'insouciance caractéristique des héritières – riche de mes libertés de jeune femme dont je jouissais. Cet automne-là, mon « destin de femme » m'avait rattrapé.*

---

1. *L'Événement*, Annie Ernaux, Paris, Gallimard, 2001.

## ***Tout ce que je leur dois***

*Le choix fait, la chose faite, j'ai eu l'irréremédiable sensation d'avoir échappé à quelque chose, de m'être sauvée. Cette après-midi du 29 octobre 2016, je suis née à moi-même. Je me suis jetée dans le monde. Seule.*

*La radicalité de mon acte, la puissance qui en émanait, je n'en ai pris conscience que des années plus tard, lorsque j'ai commencé à en parler. La première fois, ce fut au cours d'un déjeuner de travail. Sur les six femmes présentes – de 25 à 65 ans –, nous étions cinq à avoir avorté au moins une fois. Je sentais, confusément, que c'était quelque chose qui ne se racontait pas. C'était quelque chose qui se vivait, puis se taisait. Pourquoi avais-je été jusqu'alors silencieuse ?*

\*

*Malgré mon éducation égalitaire, j'avais assimilé qu'une vie de femme ne se raconte pas, c'est silencieux et inapparent. Pourtant, je suis convaincue que « faire l'histoire des femmes, c'est contribuer à faire sortir les femmes des silences de leur histoire<sup>1</sup> ». Or, pour faire*

---

1. Entretien avec Christian Delage, directeur de l'Institut d'histoire du temps présent, CNRS, Paris-VIII, et Clyde Plumauzille, chargée de recherches au CNRS, *Libération*, 11 octobre 2018.

## Prologue

*histoire, il faut des traces. Je suis donc partie à la rencontre de femmes, nées au début du XX<sup>e</sup> siècle, qui n'ont jamais parlé à voix haute. Elles sont le lien avec toutes celles d'avant. Rencontrées sur le fil du hasard, elles ont fini par former en moi une sorte de chaîne invisible et, au-delà de toutes nos différences, je nous ai senti quelque chose de commun. J'ai l'impression que mon histoire est en elles, et que je porte la leur. En les faisant sortir de leur silence, elles m'ont révélé tout ce que je leur dois.*

*Au printemps 2017, j'ai commencé à sillonner la France à la rencontre de ces femmes et de toutes celles qu'on me recommandait. J'enregistrais nos conversations, leurs voix se répondaient, défilant le temps révolu, se mêlant à la mienne, à la nôtre. L'intensité et la simplicité de leur parole me remuaient sans cesse. Je retranscrivais des millénaires de vies. Je les photographiais, une à une.*

*Aucune de ces femmes ne se connaît et, pourtant, elles dialoguent. Ce livre est leur lieu de rencontre.*

\*

*Il suffit d'écouter les femmes. Je suis tombée sur des conteuses bouleversantes.*

## **Tout ce que je leur dois**

*Beaucoup n'ont jamais été connues, n'ont jamais franchi les mémoires des villages. Parce que l'histoire des femmes est celle de l'anonymat, d'une anonymisation, d'une relégation au silence, à un champ des possibles restreint. Et l'histoire que les femmes dessinent est celle d'une masse, anonyme. L'histoire de l'émancipation des femmes ne se réduit pas à quelques figures remarquables ou à quelques avancées décisives.*

*C'est dans le quotidien, l'ordinaire, que la liberté des femmes est la plus contrainte car la plus invisibilisée, que la reproduction des inégalités est la plus forte car l'inertie des habitudes la plus grande. Mais c'est aussi ici que se trouve le point de départ de toute émancipation féminine, dans les micromouvements, dans les interactions avec l'environnement, dans la négociation des rôles de genre : c'est le droit qui s'aligne sur la coutume, non l'inverse. La vie des femmes « possède son propre langage... il s'agit d'un autre monde, différent de celui des hommes. Avec ses odeurs, ses couleurs propres, et un environnement détaillé<sup>1</sup> ». Et c'est là, dans les plis de la vie, que se loge l'histoire qui ne se raconte pas.*

---

1. *La guerre n'a pas un visage de femme*, Svetlana Alexievitch, Paris, Flammarion, 2005.



## Prologue

*Au-delà de l'héritage épigénétique, il s'agit de renverser le paradigme du héros, de mettre au jour ces épreuves ordinaires, cette autre réalité. Il m'importe beaucoup qu'elles semblent triviales, anecdotiques, parce que c'est « précisément ce qui les rend tout aussi, sinon plus, essentielles que tant d'autres au travers desquelles nous avons vainement tenté de capter notre vérité<sup>1</sup> ». Car c'est là que surgissent la joie, le viol conjugal, l'éducation des enfants, les avortements clandestins, les tâches ménagères, le renoncement, le mariage, la guerre cachée, la solitude, le travail, l'usure, les engueulades, les nuits d'amour, les nuits d'angoisse, le culot, les moments de grâce, les amitiés, les déraillements, le drôle et le tragique de nos choix.*

*Je voulais tant dire et j'ai dit si peu.*

*Je suis jeune, elles sont vieilles. Elles sont à la fin et, avec moi, elles reprennent au début. Le regard qu'elles portent sur leur passé – notre passé – nous donne des perspectives sur notre époque et notre avenir. Nous interrogeons nos vies ordinaires, celles que nous vivons sans même y penser. Nous parlons des choses communes, de ce qui est, de ce que nous sommes, de ce que c'est qu'être une femme libre.*

---

1. « Approche de quoi ? » dans *L'infra-ordinaire*, Georges Perec, Paris, Le Seuil, 1989.



---

## ***En deçà du bien et du mal***

---

*Je prends le thé sur une vieille table de ferme chez Jenny Plocki. Elle porte un col roulé bordeaux et un petit gilet orange boulochant, boutonné jusqu'en haut. Elle est assise dans un fauteuil faisant face à une grande fenêtre. En bas, dans la cour, un arbre sans âge. La lumière décroît rapidement en cette après-midi de janvier. Ensemble, nous rebroussons chemin, et elle m'emmène à Błędów, un petit village dans le centre-est de la Pologne, à 50 kilomètres de Varsovie. Elle me dit que tout part de là. Sa mère, Rivka, y est née en 1900. Là où l'aurore émerge et la lune perd la face.*

## ***Tout ce que je leur dois***

Ma mère est née dans un trou. Elle avait douze frères et sœurs, ça bourrait comme des mouches. Quand elle a eu 8 ans, on a pensé qu'elle était assez grande pour s'occuper des deux derniers, donc elle a arrêté l'école. C'était une femme très intelligente, très ouverte et très forte, mais elle était née dans une famille extrêmement rigoureuse et pratiquante. À Błędów, les familles juives vivaient d'un côté de la rue, les familles non juives de l'autre. Les filles et les garçons étaient séparés. La vie au shtetl était régie par la religion, les superstitions et les empêchements pour ma mère. En 1918, la guerre était finie, la Pologne indépendante. Elle avait 18 ans et elle a choisi de quitter son village. Elle est partie seule à Varsovie et elle a adhéré à un mouvement politique marxiste, le Bund.

*Rivka tombe amoureuse d'un bundiste. Naît un bébé qui meurt à 16 mois. Puis elle rencontre Nuchim Plocki à Varsovie. Lui vient de Radom, une petite ville industrielle commerçante, sa famille aussi est nombreuse, mais plus aisée. Ils s'aiment. Nuchim fuit la Pologne où il n'y a plus de travail, passe par la Palestine et finit par poser ses valises en France. Rivka le rejoint en 1924 à Joinville, dans un hôtel meublé en bord de Marne.*

## *En deçà du bien et du mal*

Ma mère est arrivée en France à 24 ans, elle est allée à l'usine de chocolat Menier. Elle n'avait aucun accent quand elle parlait français. De temps en temps, quand elle était un peu fatiguée, on lui demandait si elle était alsacienne. Mon père, lui, avait un accent épouvantable et pourtant il parlait russe, polonais, hébreu, yiddish et allemand. En Pologne, mon père était professeur de langues ; en France, il n'était rien du tout. Il a donc travaillé à l'usine de rembobinage électrique. Mes parents étaient des réfugiés juifs polonais, athées.

Je suis née en 1925, deux ans après je suis devenue française parce qu'il y a eu une loi qui déclarait français tout enfant né sur le sol national. Ma mère convainc mon père que l'usine, ça suffit. Alors on est partis de Joinville et on a atterri à Aubervilliers. Ils ont demandé une autorisation pour être marchands forains et ils l'ont obtenue. Ils avaient un stand de chaussettes et de bas de laine sur les marchés : trois jours à Aubervilliers, deux jours à Saint-Denis. Mes parents n'étaient pas mariés quand je suis née parce que ma mère était féministe, elle ne voulait pas se marier. Des amis leur ont dit : « Vous avez une petite fille française, mariez-vous et vous aurez une carte de séjour. » Après leur mariage, ils ont eu une carte de séjour de dix ans, c'était la

## ***Tout ce que je leur dois***

sauvegarde absolue. Après ça, mon frère Maurice est né en 1928.

*Rivka et sa famille troquent les effluves chocolatés de Joinville contre des odeurs plus âpres, celles qui raclent la gorge et qui émanent des usines chimiques d'Aubervilliers. Ils s'installent, pour un temps seulement, dans un petit immeuble en briques rouges, à côté du marché. Rivka, Nuchim et Jenny dorment ensemble dans l'unique chambre, ils déplient le lit-cage de Maurice dans la cuisine.*

Les odeurs d'Aubervilliers, c'était épouvantable, ma mère voulait qu'on respire du bon air. Alors on est allés habiter à Vincennes, dans un logement minuscule mais à la campagne, si j'ose dire. Ma mère a arrêté de travailler l'année de ma naissance, puis elle s'est à nouveau arrêtée quand le petit frère est né et puis après elle a tenu à reprendre ; alors elle a continué à faire le marché avec mon père.

J'aimais ma mère, je l'admirais profondément. Elle s'est arrachée à l'obscurantisme, au shtetl, à la religion, aux grossesses multiples. Elle aurait tant aimé étudier... Moi je ne suis rien. Ma mère, c'est autre chose. Ma mère, c'est une femme qui a tellement lutté, qui a lutté contre son milieu ultrareligieux, qu'elle soit sortie de ça, c'est extraordinaire... Et puis, en France,

## *En deçà du bien et du mal*

c'est elle qui a fait marcher la boutique. C'est elle qui avait la force, ce n'était pas que mon père n'était pas courageux, mais il n'avait pas la même force. Les hommes travaillent, certes, ils participent vaguement. Mais qui tient la maison de tous les bouts ? Ce sont les femmes.

*Depuis 1933, Rivka s'inquiète de la situation en Pologne, en France, en Allemagne. Un soir à table, elle parle avec Nuchim en yiddish pour que les enfants ne comprennent pas. Elle lui explique qu'elle veut revoir sa mère, qu'elle veut retourner à Błędów pour lui présenter Jenny et Maurice, pour revoir ses sœurs et ses nièces. Arpenter le chemin parcouru.*

Nous sommes partis ma mère, mon frère et moi à l'été 1935. Mon père est resté, il travaillait. Elle nous a mis en garde parce que nos parents étaient athées ; il n'y avait aucune fête juive à la maison, on mangeait du jambon, mon père et mon frère ne portaient pas de kippa...

- Vous ne dites rien.
- Oui, Maman.
- Vous ne faites rien.
- Oui, Maman.
- Pas de bêtises, rien.
- Oui, Maman.

## ***Tout ce que je leur dois***

Je ne parlais ni polonais ni yiddish, je ne risquais pas de faire de gaffes.

On est partis un soir, par le train et on est arrivés trente-six heures après. Le voyage était très long de Paris à Varsovie. Il y avait un arrêt à Berlin. Je l'ai en mémoire, cet arrêt à Berlin : les portes s'ouvrent, un monsieur crie « Heil Hitler ! ». « Bonjour Monsieur », répond ma mère en français, elle présente les passeports. Il passe la main sous les sièges – on n'avait pas assez de sous pour être en couchette, on était sur les banquettes – il cherchait des gens.

Arrivés à Varsovie, on prend une calèche pour aller jusqu'à Błędów, un très joli petit village. C'est là que naturellement les bêtises ont commencé ! Mon frère s'ennuyait parce que tous les petits garçons juifs allaient à la Yeshiva faire leurs prières toute la journée : il s'est fait des copains tout de suite de l'autre côté de la rue pour aller jouer au ballon, faire du vélo... Ça n'a pas plu à grand-mère, ça, elle le prenait entre ses jambes et lui mettait les mains sur la tête pour lui apprendre une prière. Lui, il se tirait ! Puis arrive le premier vendredi : quand on est très très très pratiquant, comme ma grand-mère, à partir de la tombée du jour on n'a plus le droit de *travailler*. On était dans



## *En deçà du bien et du mal*

le noir, alors qu'est-ce que je fais ? J'allume la lumière. Ma mère lève les bras au ciel !

– Tu as allumé la lumière, on n'a pas le droit, c'est du travail, Jenny !

– D'accord, Maman, je vais éteindre.

– Non ! Tu as éteint, il ne fallait pas ! C'est du travail.

– On va rester dans le noir combien de temps ?

Il y avait un accord entre les familles de chaque côté de la rue : une chrétienne venait allumer la lumière chez ma grand-mère quand il commençait à faire trop sombre, et à 21 heures elle venait éteindre. Aussi, il n'y avait pas de toilettes dans la maison. Le village était en pente, et un petit ruisseau coulait derrière les maisons des juifs, jusqu'aux WC partagés. Un samedi matin, je vais aux toilettes avec une petite fille, ma mère avait donné du papier toilette, la gamine n'en avait pas, alors je partage mon papier avec elle. Elle ne le prend pas et se sauve.

– Maman, elle n'a pas voulu de mon papier...

– Tu l'as déchiré ?

– Oui, je lui en ai donné la moitié.

– Tu as travaillé...

La petite fille n'a plus eu le droit de jouer avec moi. Un jour je dis « Écoute, Maman, nous on n'est pas juifs », « Je crois que tu as raison ! » m'a-t-elle

## ***Tout ce que je leur dois***

répondu. Nous sommes restés un mois à Błędów. Mon frère ne s'est jamais ennuyé et moi je collais ma mère, je ne savais pas quoi faire de ma peau... Elle a revu toutes ses amies qu'elle n'avait pas vues depuis une dizaine d'années. On nous appelait les Américains, on avait l'air tellement riches. Je suis revenue de là avec l'image d'une grand-mère qu'on n'aimait pas du tout. Il ne restait qu'elle : le grand-père était mort à la fin de la Grande Guerre. Elle avait réussi à élever ses gamins grâce à deux de ses frères qui étaient partis aux États-Unis et qui l'ont aidée à vivre. Elle a vécu comme ça... sûrement pas très bien.

*Après un bref passage à Varsovie où Rivka revoit d'autres amies, elle rentre avec Jenny et son frère à Paris à la fin de cet été 1935. Rivka jette un dernier regard sur ce qu'aurait pu être sa vie, elle s'en éloigne pour toujours. Elle se dit que c'est aussi dans cette famille, dans cette rue, dans cette Pologne qu'elle a puisé toute sa force pour s'extraire d'une vie qui lui était destinée.*

Il faisait bon, c'était un été assez doux. Nous avons repris l'école en septembre. J'adorais l'école, particulièrement les maths et la grammaire, les conjugaisons, les analyses logiques : on prenait une